MILENA AGUS

Le vent passe et la nuit aussi

LIANA LEVI piccolo

Rêver est un droit. Un droit que revendique la jeune Cosima, qui porte un regard poétique sur son quotidien. Quand elle quitte en fin de semaine Cagliari et son lycée pour rejoindre le village où vit sa grand-mère, son univers est habité par les personnages de ses auteurs préférés. C'est dans un roman qu'elle se projette lorsqu'elle croise son voisin le berger Costantino Sole. À ses yeux ce dernier monte à cheval comme Heathcliff, le héros des Hauts de Hurlevent, et autour de lui la jeune fille bâtit un récit fantasque qui se transforme en ardente et périlleuse passion. Mais à force de rêver sa vie, ne passe-t-on pas à côté de ce qu'elle vous offre déjà ?

Une romance littéraire délicieusement décalée

Milena Agus enthousiasme le public français en 2007 avec Mal de pierres. Le succès se propage en Italie et lui confère la notoriété dans le monde entier. Avec *Battement d'ailes*, *Mon voisin*, *Quand le requin dort*, *La Comtesse de Ricotta*, *Prends garde*, *Sens dessus dessous* et *Une saison douce*, Milena Agus poursuit avec son exceptionnel talent sa route d'écrivain. Elle vit à Cagliari, en Sardaigne, où elle est née.

Milena Agus

Le vent passe et la nuit aussi

Traduit de l'italien
par Marianne Faurobert

LIANA LEVI piccolo

Pour Alberto et Miriam,
Qui s'efforcent de vivre de manière poétique.

« Et la nuit passe (…) le vent tombera (…) le calme reviendra,
la tempête reviendra, et après elle, le calme. »
Grazia Deledda, *L'Incendie dans l'oliveraie*

Pour vous raconter ce qui m'est arrivé cette année, il me faudra utiliser souvent le passé simple.

Si les faits sont récents, ils me paraissent si lointains et les changements dans ma vie ont été si nombreux que, vous en conviendrez vous aussi, l'année qui vient de s'écouler appartient vraiment à une autre époque.

L'AUTOMNE, PUIS L'HIVER

1

« Nous sommes pauvres ! nous sommes si pauvres ! » ressassait ma mère, qui s'en était persuadée parce qu'au village on nous considérait comme des *gentixedda*, des gens de peu. Mon père avait rarement du travail et elle-même n'était qu'une fille illégitime que ma grand-mère avait envoyée, toute jeune, faire des ménages, après qu'elle avait échoué à l'école.

Aux yeux de maman, nous étions l'emblème de la misère humaine, mais la pauvreté est aussi une question de point de vue et peut-être n'étions-nous pas si pauvres que ça.

Moi, sa fille aînée, je pouvais me permettre de ne pas travailler et j'étudiais au lycée classique, nous faisions trois repas par jour, nous habitions, au village, la maison de ma grand-mère et, outre un toit au-dessus de nos têtes, nous avions la télévision, une machine à laver, un frigo et une voiture, même si nous ne savions jamais si elle allait démarrer ou non.

Alors je crois que si maman était pauvre, c'était surtout en espoirs et en rêves.

Elle n'aspirait pas à un monde plus accueillant et plus juste, d'ailleurs elle ne s'intéressait pas à la politique, et n'aimait guère la Sardaigne et encore moins notre village, qu'elle jugeait misérable, elle bataillait donc pour nous en faire partir.

Aveugle aux qualités des choses, elle n'en voyait que les défauts.

Et au fond, je faisais comme elle, mais à l'inverse, je *littératurais*, sur les conseils de ma professeure de lettres, enrichissant en imagination les modèles originaux des choses, des personnes et des situations pour les rendre plus palpitantes.

Papa aussi était un rêveur. Il aimait peindre et, bien que ses tableaux fussent tristes et sombres, il était d'une nature optimiste. Quand il n'avait pas de travail, il devenait homme au foyer : il cuisinait, nettoyait la maison et faisait quelques courses ; sauf les jours de marché, où maman exigeait d'être présente, sans quoi, il dépensait trop.

Nous jouions de malchance, répétait ma mère. Mon petit frère, né par erreur et longtemps après moi, restait tranquillement dans sa chaise haute, ou sur une couverture, entouré de ses joujoux, il nous souriait avec ses grands yeux noirs et brillants et ses lèvres charnues sur lesquelles luisaient les petites étoiles de sa bouillie.

Aucun bébé n'était plus beau ni plus doux que le nôtre, mais à trois ans, il n'émettait aucun son, ne se tenait pas debout tout seul et ne marchait même pas à quatre pattes. Les médecins le disaient sain, ses cordes vocales étaient intactes, ses petites jambes et son dos, bien droits et robustes : avec le temps, il parlerait et il marcherait. Mais nous commencions à penser que ce temps-là n'arriverait jamais.

À sa naissance, il avait commencé par brailler jour et nuit sans discontinuer, jusqu'au jour où il s'était mis à sourire et à agiter ses poings dodus, montrant que tout ce qui l'entourait l'enchantait. Brusquement, sans que nous comprenions pourquoi, le nourrisson vociférant se transforma en un bambin délicieux et muet.

Vous pouviez l'emmener n'importe où, mon petit frère, bien qu'il n'eût que trois ans, il comprenait les situations et s'exprimait au moyen de gestes aussi pertinents qu'éloquents. Vigilant, le petit muet aux joues roses captait tout, rien ne lui échappait.

Ma mère n'assumait pas cet enfant qu'elle tenait pour diminué, et il lui vint des envies de mourir. Une fois qu'elle serait morte, disait-elle, ce serait à moi d'élever le petit, puisque j'étais désormais grande et raisonnable.

La cause de notre malchance, d'après maman, c'était que nous habitions ce village ravitaillé par les corbeaux, qui plus est sous le même toit que sa mère et, dès que cette dernière s'absentait, elle montait au créneau, martelant que nous serions mieux n'importe où ailleurs, même dans un rez-de-chaussée minable, un taudis ou une mansarde. Et à force de batailler, elle nous persuada, avant le début de ma terminale, de déménager à Cagliari.

Elle et moi nous n'aurions plus à nous lever à l'aube pour attraper le premier car pour la ville, maman aurait plus d'énergie pour faire ses ménages et papa, plus de chances de trouver du travail, quant à moi, je serais plus en forme pour mes cours.

Et surtout, nous n'aurions plus la grand-mère sur le dos pour nous mener à la baguette.

Malgré la liste des avantages qu'elle avait longuement rabâchée, je n'étais pas convaincue et le jour du déménagement, j'avais la mort dans l'âme. Tandis que nous suivions le camion qui contenait toutes nos possessions, il me sembla qu'aucune famille au monde n'était plus désolée que la nôtre.

Je me consolai en littératurant la réalité et je récitai l'adieu aux monts de Lucia dans *Les Fiancés,* laquelle,

après bien des vicissitudes, finit par retourner dans son village.

Maman était née de la liaison de ma grand-mère avec un homme marié, enterré au cimetière de Cagliari, mort avant de pouvoir reconnaître sa fille. Quand nous parlions, en famille, de son grand amour défunt, grand-mère exigeait que maman dise « mon pauvre père » et moi, « mon pauvre grand-père », pour le distinguer de mon grand-père paternel, bien en vie mais absent de la nôtre pour avoir refusé de côtoyer une bru illégitime.

Quand soudain, après presque un demi-siècle et pour des motifs mystérieux, grand-mère nous révéla que le « pauvre père, pauvre grand-père » était en réalité bien vivant, veuf depuis peu et pourvu d'une famille légitime. Bien que grand-mère ait toujours affiché son indifférence pour l'opinion d'autrui, nous découvrîmes alors qu'elle avait menti toutes ces années en faisant passer maman pour la fille d'un défunt.

Nous ne comprîmes pas d'emblée ce qui motivait cette révélation et pourquoi grand-mère exigeait que nous rencontrions la famille d'un père que ma mère, à quarante-cinq ans bien sonnés, n'avait jamais vu de sa vie. Plus tard nous y parvînmes. Après notre déménagement à Cagliari, la réalité était tout à coup apparue à grand-mère dans toute sa crudité : la famille de sa fille était pauvre et ce parent proche, et même très proche, bourré d'oseille.

Quant à elle, grand-mère refusa de se présenter devant son amant d'autrefois, comme devant sa fille, sa petite-fille et son gendre légitimes.

« Ce sont vos parents, nous dit-elle. Pas les miens. »

La rencontre avec nos parents présumés, qui devait être si marquante, ne le fut en rien.

Leur demeure était une vraie villa, sur la promenade du Poetto, à Cagliari, protégée de la rue par un portail et entourée d'un jardin splendide avec en son centre une fontaine. Pour arriver à l'entrée proprement dite, vous deviez parcourir une allée de gravier jusqu'à un perron orné d'une balustrade en marbre qui menait à une loggia aux grandes baies vitrées, meublée de guéridons et de chaises en fer forgé et de chaises longues.

Notre première visite se déroula ainsi, papa, maman avec le petit dans les bras et moi, assis sur une de ces chaises longues, posant comme pour un portrait de famille.

De la véranda, à travers les petits carreaux en verres colorés des hautes portes-fenêtres, nous apercevions le sol du hall d'entrée, pavé d'une mosaïque kaléidoscopique et, au fond, surmontées d'impostes en arcs traversées par de blancs rayons en bois, d'autres portes-fenêtres, ouvertes sur l'arrière du jardin.

Mon grand-père présumé, sa vraie fille et son mari, son vrai gendre, et sa vraie petite-fille à peu près de mon âge, nous accueillirent avec une froide courtoisie. La visite fut brève et mon grand-père – de fort méchante humeur, peut-être à cause de son récent veuvage, peut-être aussi parce que, si ma grand-mère ne l'y avait pas contraint, il se fût volontiers passé de cette rencontre – ne me parut pas particulièrement sympathique. C'était un type affecté, du style à traîner chez lui un cocktail à la main en y ajoutant un glaçon de temps à autre, chaussé de pantoufles de luxe pour bien montrer à ses invités qu'ils ne méritaient pas qu'il se mît sur son trente-et-un pour eux, mais que son élégance était innée.

La manière de parler de ma tante, sur un ton ampoulé, comme si elle sortait tout juste d'un cours de diction, ne me plut pas davantage.

Je ne prononçai pas un mot et me bornai à rêvasser, songeant que ma tante et ma cousine présumées n'étaient ni belles ni laides et que, somme toute, dans mon malheur, j'avais eu plus de chance qu'elles puisque je ressemblais à ma grand-mère.

Maman fut en revanche ensorcelée par son père, sa sœur et sa nièce et, par la suite, ne cessa de louer la gentillesse avec laquelle ils nous avaient reçus, le cachet de leur villa et de son mobilier, la splendeur de la vue sur la mer et de la lumière chaude qui, avec douceur, se posait sur toute chose.

Désormais, quand le téléphone sonnait, elle se précipitait pour le décrocher, espérant une nouvelle invitation, un appel de son père désireux de la revoir ou, pourquoi pas, de lui proposer une aide financière. Car malgré tout, elle était sa fille, du moins c'était ce qu'affirmait grand-mère, et il avait fait fortune dans le secteur des produits laitiers, même si je n'avais jamais lu son nom sur aucun de ceux que nous consommions.

Longtemps, papa garda le silence à propos de cet épisode jusqu'à ce qu'un jour, il éclate et déclare qu'en ce qui le concernait, ç'avait été la première et la dernière fois qu'il mettait les pieds là-dedans. Ils étaient nos parents, nullement les siens.

« Mais pardon, ajouta-t-il, ironique. *Dedans*, c'est beaucoup dire, puisqu'ils nous ont reçus dans la véranda, assis sur une fesse. Et c'est tant mieux. Je ne vivrais pas dans cette villa même si on me payait pour le faire. Je me sentirais obligé d'y porter un frac, même tout seul, et je devrais relever mes basques pour m'asseoir, comme les musiciens dans les soirées de gala. Je ne me sentirais enfin libre qu'au moment de sortir. Vous ne me croyez pas ?

– Je te crois, papa, lui dis-je. Moi non plus, je ne vivrais jamais dans un endroit de ce genre. Il n'y a que la vue sur

la plage du Poetto qui soit vraiment belle, mais il n'est pas nécessaire d'habiter là-bas pour en profiter, il suffit de prendre l'autobus P. »

J'espérais que maman s'amuse de nos commentaires, mais elle nous dévisagea comme si nous étions deux extra-terrestres, incapables de comprendre la façon dont le monde fonctionne.

En y réfléchissant avec un brin de bon sens, la froideur de ces parents proches était compréhensible. D'où sortions-nous ? Du lointain passé d'une dame désormais âgée dont seul le grand-père connaissait l'existence et qui s'était manifestée tout à trac, avec une fille illégitime par là-dessus. Ils nous avaient reçus poliment, convaincus, je crois, qu'ensuite, nous ne nous montrerions plus. Au lieu de quoi grand-mère insista pour que maman, mon petit frère et moi, nous leur rendions visite assez régulièrement.

Ils faisaient des pieds et des mains pour nous éviter, souvent avec maladresse. En général, nous les prévenions avant de passer, mais quand nous voulions leur faire une surprise, j'avais toujours l'impression qu'ils feignaient d'être absents de chez eux.

Quand, plantés devant le portail, nous sonnions à l'interphone, personne ne nous répondait. Au deuxième étage, le seul visible de la rue, en soirée, une lumière s'éteignait aussitôt et, s'il faisait jour, une ombre disparaissait illico de l'embrasure d'une fenêtre.

Alors, nous appelions, et le téléphone sonnait dans le vide.

Le pire advint à l'occasion des fêtes, naturellement, nous ne fûmes pas invités chez eux et ma mère se lamenta : « Quelles mauvaises personnes ! C'est une gifle, pour bien nous montrer que nous ne sommes pas des leurs. » Et elle

ajouta, en parlant de son père : « Et pourtant, je suis sa fille ! Et vous, ses petits-enfants ! »

Et de pleurer. Et de sombrer dans des crises si profondes qu'on ne put bientôt plus les cacher à papa, lequel insistait pour en connaître le motif. Elle commençait par lui répondre, entre deux sanglots, que c'étaient les fêtes elles-mêmes qui la mettaient dans cet état mais finissait toujours par avouer la vraie raison de son désespoir.

« C'est affreux, que ma sœur n'éprouve pas la moindre envie de passer les fêtes avec moi et les miens. »

« Ta demi-sœur, la corrigeait papa. Utilise les mots justes : ta demi-sœur. »

Elle n'avait guère eu de chance, avec sa famille, celle de mon père ne l'ayant jamais acceptée, ni mes grands-parents en tant que belle-fille, ni mes oncles et tantes en tant que belle-sœur, car certes, ils étaient pauvres mais ils se considéraient comme des gens bien et non comme des *gentixedda*. Aussi, et parce qu'ils vivaient dans un autre village, s'éloignèrent-ils peu à peu, jusqu'à disparaître tout à fait. Ils ne m'avaient pas vue depuis ma petite enfance et connaissaient tout juste l'existence de mon petit frère.

Maman en faisait une maladie et répétait qu'elle voulait se tuer. La seule chose qui la retenait, c'était mon petit frère muet et impotent. Le Seigneur, s'il avait un semblant de pitié, devait la faire mourir de maladie, pour lui épargner l'horrible péché du suicide et l'abandon volontaire de son enfant handicapé. D'ailleurs, nombre de femmes, à son âge, développaient un cancer et ne s'en apercevaient que lorsqu'il n'y avait plus rien à faire. Quelle douleur c'était de vivre ! Quel soulagement ce serait de renoncer, de mourir et de ne plus avoir à supporter ce monde injuste, où certains ont tout et d'autres, rien.

Cependant, le Seigneur s'obstinant à la garder en vie et notre malchance prouvant qu'il ne nous aimait pas, elle finit par se fâcher contre Lui et décida de déserter l'église et de devenir athée.

Pour alléger ses souffrances, moi qui étais son seul espoir de réparation, parce qu'excellente élève, j'inventai des visites fictives à mon grand-père, à ma tante et à ma cousine et je lui racontai combien ils avaient été affectueux avec mon petit frère et moi.

En réalité, les rares fois où je leur rendis visite, quand ils ne parvinrent pas à se cacher à temps ou décrochèrent imprudemment le téléphone, l'accueil fut tout autre. Quand le petit muet leur tendit les bras en souriant, avec ses joues pleines de fossettes, nos parents, notre présumé grand-père compris, reculèrent avec effroi, comme s'ils craignaient une contagion qui les priverait eux aussi de l'usage de la parole et de leurs jambes.

Je ne voulus pas qu'ils pensent que c'était l'argent qui avait poussé ma grand-mère à recontacter son vieil amant après un demi-siècle, et non des raisons d'ordre sentimental et la nécessité de remettre un peu d'ordre dans la confusion et la négligence qui semblent régir les relations entre humains.

Alors je rebrodai, en littératurant, le motif d'une famille qui ne manquait de rien. Pourtant, nous étions bel et bien dans le besoin et tout aurait changé pour nous si ce grand-père plein aux as avait reconnu maman comme sa fille légitime : nous aurions pu, par exemple, remplir notre chariot de victuailles, au lieu d'être contraints, sous le contrôle sévère de ma mère, de le ramener à demi vide à la maison.

Parfois, au prétexte de sortir prendre l'air, papa retournait tout seul au supermarché, s'achetait quelque chose

d'interdit et le mangeait en route, et en cachette. N'allez pas vous imaginer qu'il s'offrait des mets extravagants, non, il se contentait d'un petit morceau de parmesan ou d'une *pizzetta sfoglia*[1], de celles qu'on ne trouve qu'à Cagliari, de cent grammes de jambon cru, d'une petite bouteille de *chinotto*[2] ou d'un sachet de pistaches, des choses de ce genre, interdites à la maison parce que trop coûteuses. Quand maman s'en apercevait, en dénichant une miette prise dans sa barbe ou une coque de pistache au fond de sa poche, elle en faisait une affaire d'État.

Puis arrivèrent les factures que jusqu'ici grand-mère avait réglées avec l'argent de sa retraite, maman n'en dormit plus et passa ses nuits à arpenter la maison. Elle venait s'asseoir au bord de mon lit et je l'entendais murmurer : « Ma pauvre petite fille, si gentille, qui ne mérite pas tout ça. »

À l'inverse, papa ne prenait rien au tragique, ni les gargouillis de son estomac vide, ni sa maigreur qui lui donnait l'aspect d'un portemanteau habillé et dont il plaisantait. Il affrontait notre pauvreté avec une liesse insolente, mais ses tableaux, constellés d'éclats de verre, de morceaux de grillage, de pierres ébréchées, de sable, de graines, d'épines, d'écorces peintes, d'os de seiche, de squelettes d'oursins, de plumes, de chaux, de feuilles de chou et de fragments de terre cuite, étaient à l'évidence ceux d'un homme intérieurement brisé.

---

1. Spécialité sarde, petit chausson fourré de purée de tomates, de câpres et d'anchois. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2. Soda à base de l'agrume du même nom (Citrus myrtifolia : chinotto, chinois, petit chinois ou chinet, une variété de bigaradier cultivé sur la côte d'Azur et en Italie).

2

Puisque je littératurais ma vie, certaines choses imaginaires me semblaient plus réelles que les vraies.

La réalité crue, je ne pouvais la raconter qu'à un seul de mes camarades de classe, celui que notre professeure de lettres surnommait *el señorito bandazo*[1], parce qu'il avait vécu à Cuba. Il passait toutes ses vacances dans des camps d'ONG en Afrique ou en Amérique latine. De là-bas, il ne nous envoyait pas de jolies cartes postales mais des photos de lui les pieds sur des tas d'ordures, bras dessus bras dessous avec une humanité au sourire édenté, à la peau variolée et aux yeux trachomateux.

Selon lui, comparée à celles qui vivaient là-bas, ma famille n'était pas pauvre et au fond, il avait raison, car si la viande n'apparaissait sur notre table que sous la forme d'os pour le bouillon, si les poissons que nous mangions n'étaient que des maquereaux, des mulets ou des sardines, aux périodes où on en trouvait, nous avions la chance de profiter des nombreux légumes et des œufs que je rapportais du village tous les dimanches, du potager et du poulailler de grand-mère.

Au retour des vacances, el señorito bandazo racontait en classe ce qu'il faisait là-bas, pour ces enfants désespérés

1. Señor bandazo fut l'un des surnoms de Fidel Castro. *Bandazo* signifie *fougueux*.

qui cherchaient leur nourriture dans les décharges, dormaient sous les étals des marchés et inhalaient des vapeurs de colle, ou pire, pour oublier la faim.

Cette année-là, bien après la rentrée, il débarqua dans la salle en plein cour, se planta au milieu, les pieds écartés, balança son sac à dos sur son pupitre et jeta un regard à la ronde en me cherchant. En m'apercevant, il sourit avec une joie presque enfantine puis s'approcha de moi, m'ébouriffa les cheveux, me flanqua une pichenette sur la joue et me serra dans ses bras.

Et tandis que nous fêtions son retour et l'informions des nouvelles du nord du monde, moi, je voyais en lui un héros, un preux chevalier cherchant à se faire pardonner ce que ce nord du monde avait pendant des siècles infligé à ces malheureux.

Bien que sa famille fût riche, el señorito bandazo n'était jamais vêtu décemment. Il portait des espadrilles même l'hiver, et quand il pleuvait, une odeur de moisi s'élevait de leurs semelles de cordes humides.

À l'intérieur comme à l'extérieur, qu'il fasse beau ou mauvais temps, il était toujours coiffé d'une casquette militaire semblable à celle de Fidel Castro, en toile kaki, qui lui avait, disait-il, été offerte par le *Lider Maximo* en personne. Tous deux chercheurs en chimie, les parents d'el señorito avaient vécu des années à Cuba où ils avaient travaillé, étudié et lié amitié avec Castro.

C'était sans doute cette tenue négligée qui l'enlaidissait et c'est bien plus tard seulement que je découvris qu'il avait des yeux merveilleux, noisette avec des paillettes couleur miel.

El señorito trouvait les riches antipathiques. Sans aller jusqu'à leur chercher noise, il exprimait son hostilité

en lâchant des commentaires comme : « Ils sont quand même sympas, pour des riches », ou bien, « Ils sont riches, pourtant ce ne sont pas des connards. »

Sa famille habitait un vaste attique panoramique en duplex, entouré par un jardin suspendu. Le décor des lieux était étrange : un matériau transparent remplaçait le bois, de longs tubes réglables tenaient lieu de lampadaires, des lumières diffuses émanaient des têtes de lit ou des murs ; la cuisine était si blanche et si lisse que vous vous demandiez sur quoi appuyer pour ouvrir le frigo, le four, ou pour que, par magie, surgissent les plaques chauffantes.

El señorito disposait d'un studio rien que pour lui, une sorte de petit donjon où, au milieu de meubles de récupération, il étudiait, invitait des amis, vivait sa vie de pauvre à l'écart de celle de ses parents qui n'y montaient jamais, contrairement à la gouvernante, Benigna, qui craignait toujours que son *fill'e anima* ne manque de quelque chose.

Il m'y invitait souvent à déjeuner, pour que nous puissions réviser ensemble sans perdre de temps. À l'instar de mon père, j'étais sans cesse affamée, non pas taraudée par la faim des vrais pauvres, mais par un formidable appétit pour les mets dont j'étais privée chez moi.

Madame Benigna, qui portait bien son nom, s'était prise de sympathie pour moi et avait compris qu'aux plats cubains, comme la *ropa vieja*, les *picadillos* ou les bananes frites, je préférais tout ce qui n'apparaissait jamais sur la table de mes parents. Aussi avait-elle toujours une petite attention et m'apportait des plateaux chargés de délices variés assaisonnés d'huile d'olive extra-vierge de qualité supérieure.

Chez el señorito, tout le monde incarnait l'idée que je me faisais du bonheur. Quand madame Benigna avait terminé sa journée, son mari passait la chercher, ils s'embrassaient puis s'en allaient, bras dessus bras dessous. Les parents d'el señorito formaient un couple uni et ne parlaient d'eux qu'au pluriel. Quand ils m'invitaient à déjeuner, je les voyais se lancer des regards languides et, à chaque verre de vin, trinquer d'un « Tchin-tchin, mon époux ! », « Tchin-tchin, mon épouse ! ».

Je me demandais si toute cette félicité leur venait de leur long séjour à Cuba, car les récits d'el señorito m'avaient convaincue que là-bas tout le monde était heureux puisque personne n'était vraiment pauvre. Ou plutôt, disait-il, parce que les Cubains faisaient partie d'une grande famille, que tous mangeaient trois fois par jour, avaient un toit au-dessus de leurs têtes, allaient à l'école et étaient soignés gratuitement. Bref, el señorito portait Cuba, qui d'après lui ne ressemblait en rien aux autres pays de l'Amérique latine, au pinacle.

Les Cubains n'étaient pas déprimés, comme nous autres, au nord du monde, où d'aucuns se tuent au travail, comme ma mère, tandis que d'autres n'en trouvent pas, comme mon père ; ceux qui ont de l'argent n'étant pas épargnés et tentant de se remonter le moral en achetant des choses dont, la plupart du temps, ils n'ont pas l'usage. Jusqu'au jour où cet artifice ne suffit plus, alors ils se mettent au lit et y passent leurs journées, toutes les journées inutiles de leurs vies inutiles.

À Cuba, rien de cela n'était possible puisqu'il n'y avait rien à acheter, les Cubains se remontaient donc le moral en dansant, en chantant et en rendant visite à leurs amis pour bavarder, pour rire ou manger un morceau. Par chez nous, si vous invitez quelqu'un, vous êtes censés cuisiner

des plats coûteux et élaborés. À Cuba en revanche, les gens s'invitaient rien que pour être ensemble, quitte à ne partager qu'une modeste soupe.

Et surtout, les Cubains faisaient preuve de solidarité. El señorito me racontait que dans l'immeuble où ils habitaient, vous n'aviez pas besoin de posséder tous les appareils d'électro-ménager, seulement quelques-uns, pour pouvoir les échanger.

« N'achetez pas de mixeur, j'en ai un. Pareil pour le grille-pain » vous disait-on lorsque vous emménagiez quelque part. Et si votre aspirateur vous lâchait, vous empruntiez celui des voisins. L'on troquait ainsi une foule d'objets, mais aussi des services, et ceux qui avaient des enfants en bas âge savaient toujours à qui les confier. Et quand votre garde-manger était vide, vos voisins mettaient en commun la nourriture qui leur restait.

El señorito bandazo avait deux ans quand ses parents s'installèrent à Cuba, seize lorsqu'ils rentrèrent ici, en Italie. Il en fit une maladie et, les premiers temps, il hurlait de la terrasse de leur duplex, comme un gamin : « Rendez-moi Cuba ! Rendez-moi papi Fidel ! Ramenez-moi chez lui ! » Leurs voisins, tous de riches bourgeois, se mirent à les regarder de travers, même si l'époque du terrorisme avait pris fin depuis longtemps, ils devaient penser qu'après tout, on ne sait jamais.

Loin d'être un terroriste, el señorito avait toutefois la trempe d'un révolutionnaire et il n'y avait pas une manifestation en Sardaigne à laquelle il ne participait pas : contre les camps militaires imposés par l'État, l'exploitation des bergers, la coupe des arbres, la bétonisation du littoral, les licenciements dans telle ou telle entreprise ou l'interdiction de débarquer faite aux bateaux chargés de migrants.

C'est pourquoi il avait souvent des problèmes avec la police qui venait parfois l'interpeller au lycée pour l'emmener au poste, d'où on le libérait rapidement puisqu'on n'avait pas grand-chose à lui reprocher. Son délit le plus grave fut le vol d'un pot de peinture qu'il utilisa pour barbouiller des slogans de protestation sur les murs de la ville.

Peut-être, subodorait notre professeure de lettres, le relâchaient-ils parce que même les policiers ne pouvaient résister à la dialectique d'el señorito et à ses *No es justo*. Ou alors, me disais-je, tel Pilate après l'interrogatoire de Jésus, la police finissait par conclure : « Celui-ci est un rêveur, pas un malfaiteur. »

Si El señorito me considérait comme sa meilleure amie et m'appréciait, c'était peut-être justement parce que j'étais pauvre et frappée par les injustices.

À son arrivée dans notre lycée, il ne cessait de truffer ses propos de phrases en espagnol. Sans doute voulait-il, en le faisant, afficher son mépris pour le nord du monde, faux, injuste et consumériste. Mais même après trois ans de présence ici, *No es verdad*, *No es justo*, *Mientras tu consumas perpetras un delito*, restaient ses mots d'ordre. Certaines de ses formules me semblaient si magiques que j'en tombai amoureuse, je les fis miennes et me mis à les placer partout. *Tu en fais une affaire d'État*, *Tu as causé un incident diplomatique* devinrent des expressions que j'utilisais au quotidien, l'affaire d'État désignant un sermon de ma mère et l'incident diplomatique, un simple contretemps.

El señorito était toujours pressé, comme s'il avait un rendez-vous imminent avec la grande Histoire, et comme je suis lente de nature, quand nous étions ensemble, il me houspillait : « Allez, bouge, on ne va pas passer notre

vie ici ! » Je m'entichai également de cette apostrophe, l'adressant même à mon petit frère dans l'espoir d'un miracle du genre : *Lazare, lève-toi et marche !* Et lui, assis par terre avec ses joujoux, me faisait de ses sourires pleins de fossettes, caché derrière sa menotte, comme pour se moquer de moi.

Je jurai à el señorito, et à lui seul, de toujours lui dire la vérité et dès lors, je pris soin, quand je lui racontais quelque chose, de ne pas littératurer, afin de respecter ce pacte qui nous liait.

« Cosima, m'avait-il déclaré solennellement, contente-toi de me décrire les choses telles qu'elles sont. À cause de toi je me fais du mauvais sang. On ne peut pas te faire confiance deux minutes. »

Avec tous les autres, en revanche, je galéjais tant et plus : dès qu'il s'agissait de la réalité, j'avais la vilaine manie d'abuser des licences poétiques. En matière d'affabulations, j'étais un vrai phénomène. Je tirais mon inspiration des livres, et mes histoires étaient si bien construites que tout le monde les gobait et je finissais par croire moi-même à ma version des faits.

Mais du jour où notre professeure de lettres nous expliqua comment littératurer le réel, je cessai de me considérer comme une simple menteuse pour me prendre moi aussi, en toute modestie, pour une artiste.

De tous les élèves du lycée, j'étais la plus assidue à la bibliothèque. Il m'arrivait, n'étant plus obligée de prendre le car pour rentrer au village, de m'y attarder l'après-midi aussi et, quand un livre me captivait, je l'empruntais et en achevais la lecture la nuit même pour le rendre le lendemain. Quant à ceux qui m'enflammaient, je ne me contentais pas de les lire d'une traite, je les relisais encore et encore, dix ou vingt fois, en finissant par les savoir par

cœur et par avoir le sentiment de vivre à l'intérieur de ces histoires.

Certains de ces après-midi, el señorito débarquait sans prévenir à la bibliothèque. Il y tournicotait, inspectant les rayonnages, et me lançait :

« Ils n'ont rien d'intéressant, ici, tu lis toujours les mêmes trucs.

– J'adore relire les livres qui m'ont plu, et en apprendre des passages par cœur.

– Chez moi, les murs sont recouverts d'étagères bourrées d'ouvrages, tu peux m'emprunter tous ceux que tu veux. »

Sur ce, il me dressait la liste des titres en question mais en lectrice chevronnée, je les connaissais déjà tous.

ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5e
Retouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère italien des Affaires étrangères et de la Coopération internationale /
Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo del Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.

Titre original : *Notte di vento che passa*

© 2024 Mondadori Libri S.p.A., Milano
© 2025, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch
Photo : © Martin Gomez/Arcangel

Cette édition électronique du livre *Le vent passe et la nuit aussi* de Milena Agus
a été réalisée en août 2026 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1267-4)
ISBN ePDF : 979-10-349-1269-8